



Méthodes d'approche de la psychologie économique africaine

par J. Binet

directeur de recherches à l'O.R.S.T.O.M.

Dès 1945, les Services du Plan d'Outre-Mer faisaient porter leurs efforts sur l'infrastructure. Puis ils ont essayé de développer la production. S'il a été possible de lancer de grandes entreprises d'État, gérées par des techniciens, on a très vite compris combien il était difficile de remuer la masse des cultivateurs africains. Mille formules ont été essayées : encadrement technique, centres de modernisation, coopératives, animation rurale. Les États nouvellement indépendants se sont trouvés devant les mêmes difficultés. Toutes les études entreprises en vue d'une planification comportent une référence aux phénomènes humains ; on songe alors à recourir, comme à un magicien, à un « expert sociologue ».

Certes, lorsque des groupes se trouvent en jeu, le sociologue a son mot à dire : organisation de colonisation intérieure ou de regroupements des populations, création de cellules de production ou utilisation des pierres d'attente que la coutume offre à une modernisation des institutions. Mais on s'aperçoit que d'autres questions ne sont pas résolues. Devant des projets intéressants, la population (et parfois ses leaders) reste méfiante ou plus souvent marque un manque d'intérêt choquant. Des investissements sont créés ou utilisés sans souci de rentabilité ; des décisions sont prises avec un grand dédain des conditions économiques.

Que le gouvernement se réfère à une idéologie socialiste ou qu'il accepte le capitalisme n'y change rien. Dans ce dernier cas, les prêts

O. R. S. T. O. M. Fonds Documentaire

N° : 02541

3 - MARS 1983.

Cote B

bancaires n'aident pas une classe d'entrepreneurs africains à se lancer. Certes, une bourgeoisie urbaine de propriétaires fonciers se constitue (ce qui est utile, puisqu'il y a besoin de logements), mais les activités vraiment créatrices de richesse sont rares. Certains individus ont le sens des affaires et l'énergie nécessaire pour lancer des entreprises. Comment, par quel test, par quel examen, les distinguer des rêveurs promis à la ruine prochaine ou des escrocs qui vivent aux dépens de la collectivité ? En régime socialiste les paysans risquent de ne donner à la coopérative qu'une adhésion toute formelle et gaspillent le capital commun sans ombre de sens civique...

En réalité, si l'on croit connaître à peu près les attitudes psychologiques de l'Européen moyen face aux choses économiques, on ignore absolument tout de celles de l'Africain. N'est-ce pas s'avancer, d'ailleurs, que de prétendre parler d'une psychologie économique européenne ? Malgré une unité culturelle, technologique et psychologique de base, il est évident que les différences de l'environnement économique séparent profondément la mentalité du paysan auvergnat vivant d'autoconsommation de celle de l'ouvrier citadin ou de celle de l'agriculteur spécialisé.

Il y a tout un monde de connaissances ou de sentiments nés de faits économiques. L'*Homo œconomicus*, toujours à la recherche du bénéfice le plus grand pour la moindre peine, parfaitement au courant des fluctuations du marché, sans cesse prêt à reconvertir ses activités, est déjà une caricature en Europe où pourtant on l'a engendré. A quelle réalité correspondrait-il en Afrique ?

Il s'agit de l'exploration d'un monde et des travaux de détail ne suffisent pas. Certes, il est bon de connaître la hiérarchie des besoins, de faire l'inventaire des connaissances acquises en matière économique, d'analyser les motivations de l'activité économique, de mesurer la stabilité des décisions. Mais il faut aller plus loin et découvrir la philosophie qui anime la vie économique. Pour l'Américain individualiste du XIX^e ou du XX^e siècle, concurrence ou émulation apparaissent indispensables. Qu'en est-il pour l'Africain d'aujourd'hui ? Pour l'Européen d'il y a quelques siècles, les valeurs économiques n'avaient qu'une importance médiocre, bien après celles de la tradition ou de la religion... Il faudrait établir une confrontation entre l'économie et l'ontologie africaines. Entreprise gigantesque devant laquelle on se sent démuné.

D'une part, on se heurte à la multiplicité des cultures africaines. Pour la plupart, aucune philosophie n'a encore été esquissée. D'autre part, l'économie même est mal connue. Si les échanges intercontinentaux sont décrits et analysés, les échanges intérieurs restent pour la plupart ignorés, aussi bien dans leur nature que dans leurs mécanismes. Les institutions économiques, même, droit commercial, droit coutumier, foires et colportage, n'ont jamais été étudiées.

Il serait pourtant nécessaire, si l'on veut un développement rapide et harmonieux, d'aborder cette psychologie économique.

Au cours d'un séjour au Gabon (1964-1966), deux tentatives ont été faites selon deux méthodes différentes. L'une, selon les techniques classiques, comportait un questionnaire; l'autre, s'inspirant du T.A.T., consistait à soumettre des images photographiques à la sagacité d'un certain nombre de sujets. Les dépouillements ne sont pas finis et les essais n'ont porté que sur un nombre limité de sujets. Il n'est donc pas possible de donner des résultats vraiment valables. Le but était seulement de forger des instruments de recherche et de comparer leur efficacité.

I. — Essai de test économique.

Des images étaient présentées à un sujet à qui on demandait très brièvement de vouloir bien « expliquer ce qu'il voyait ». Il fallait noter le plus exactement possible et le plus vite possible les paroles de l'interviewé, travail classique de tout enquêteur en sociologie ou en psychologie sociale. Enquêteurs blancs et noirs ont été employés avec des résultats comparables, selon les milieux sociaux à pénétrer. En effet, l'élite est assez susceptible et n'accepterait pas toujours de se laisser interviewer par un Noir qui peut être d'un rang social inférieur, qui peut être un concurrent ou un dénonciateur éventuel... Un Européen d'âge respectable, au contraire, sera accepté. Il est en dehors des coteries, son rang social permet de discuter avec lui sans déchoir...

Les entrevues se sont déroulées souvent en français, parfois en fang. S'il s'agissait de réunir des matériaux pour une analyse fine où chaque mot compterait, il serait nécessaire de procéder avec un magnétophone. Après examen d'entrevues sténographiées, il appert

que la précision n'est pas indispensable, un résumé suffit. Noter en français est donc possible même si les explications sont faites en langue locale.

Au cours des entretiens, il est visible que les sujets cherchent à rester aussi objectifs qu'ils peuvent. Ils refusent d'imaginer quoi que ce soit et prétendent n'interpréter que dans la plus faible mesure possible. Plusieurs se plaignent de la mauvaise qualité des images, regrettent que ce ne soit pas plus net, déplorent qu'il n'y ait pas de légende. Aussi, toutes leurs explications restent-elles fort concrètes, très descriptives. L'effort de rationalisation est évident. J'avais tenté de suggérer la complexité des industries modernes, l'assujettissement à la mécanique, en introduisant dans le test une photo de métier à tisser circulaire. Il fallut absolument abandonner cette image ; en effet, fascinés par la complexité des mécanismes, les sujets faisaient mille hypothèses techniques et cela les empêchait d'aller plus loin et d'exposer des impressions ou des sentiments.

Les enquêtés dont il s'agit ici n'ont pas été choisis selon les normes d'un sondage aléatoire — en effet, il s'agissait de créer un instrument et non pas de mener une enquête sur l'opinion. Cinquante-deux personnes ont été interrogées au total. L'enquêteur devait noter quelques renseignements d'état civil (âge, ethnie), consigner la profession et le niveau scolaire. Puis il montrait toutes les images selon un ordre fixé. Afin d'avoir des réponses de toutes sortes on s'est efforcé d'interroger des personnes appartenant à tous les niveaux sociaux, depuis les manœuvres jusqu'aux secrétaires généraux des centrales syndicales et aux directeurs de ministères. Les milieux dirigeants, comprenant mieux le problème peut-être, se sont prêtés avec une amabilité particulière à l'interrogatoire et ont fourni des suggestions intéressantes.

Le nombre total est insuffisant. Peu importe. Le but était d'expérimenter la méthode et le matériel, et, accessoirement, de faire une exploration des thèmes dominants pour compléter les planches si le besoin s'en faisait sentir.

Soucieux d'objectivité, comme nous le disions, le public ne cherche guère en général à faire état de ses impressions ou de ses sentiments. Avant de commencer les interrogatoires systématiques avec les planches dont il est question ici, j'avais essayé de pousser mes interlocuteurs sur l'idée d'une histoire à inventer, à raconter, à compléter :

« Que dit-il ? Que va-t-il se passer ? Et après... » Mais cela ne plaisait guère. Mes partenaires, en effet, refusaient de se laisser aller à l'imagination et voulaient se conformer à des normes qu'ils imaginaient. Plusieurs demandaient : « Est-ce bien comme ça, est-ce exact ? », comme s'il s'agissait de résoudre un problème. Mes efforts pour les mettre à l'aise et montrer la multiplicité des interprétations possibles ne les satisfaisaient qu'à demi.

Refus de l'imagination, mais crainte aussi de se compromettre en adoptant une opinion personnelle. On sait en effet que les Africains n'aiment pas se mettre hors de la collectivité : certaines originalités sont très mal vues. Le mécanisme de projection peut-il jouer dans ces conditions ? En fait, il a joué dans un grand nombre de conversations. Je n'ai retenu que les cas les plus évidents, ceux où le sujet se met formellement en cause, parlant à la première personne ou construisant des utopies personnelles : « si cet homme était mon père... si on me donnait ce camion..., etc. » Même avec une définition aussi restrictive le nombre des projections n'est pas négligeable (90 descriptions de planches sur 1 090, soit près de 10 %). Bien d'autres passages sont également projetés, j'ai pu le constater par des recoupements : ainsi cet homme, qui croyait voir une prisonnière et décrivait ses complots, avait fait un stage en prison. Mais, faute de recoupements certains, je ne les ai pas retenus dans les chiffres cités. Il ne s'agit pas de manifestations aberrantes. Certes, les dossiers de certains sujets sont particulièrement riches (n° 6, n° 22 : 10 projections), mais 33 (donc une forte majorité) en présentent au moins un cas.

Le test permet à chacun, consciemment ou non, d'exprimer ses réactions personnelles. Des 21 descriptions contenues dans chaque dossier on voit en effet se dégager des traits communs. Il serait probablement possible de dessiner des profils psychologiques individuels et de repérer les préoccupations de chacun. Celui-ci (c'est un commerçant) ramène tout au négoce. A propos d'une cérémonie de mariage il note qu'il n'y a « pas de commerçant dans la foule parce qu'il ne peut pas laisser passer les clients ; c'est le jour où il doit beaucoup gagner ». A propos d'un match de football, il signale que les maillots des joueurs ont dû « être achetés dans les grandes maisons. Le marchand a été content de cet achat en gros, mais il a dû faire un rabais ». Pour un autre, peur et inquiétude reviennent à propos de 6 images, vol et contrôle à propos de 4 images. La polygamie est évoquée devant

4 photos... Mais ces traits individuels n'étaient pas l'objet de la recherche.

Les images formant la batterie de test sont des photos relativement lisibles, découpées dans des magazines. Fallait-il se limiter à des scènes locales ou accepter de dépayser le sujet ? Certaines images d'Europe ont attiré à deux ou trois reprises des réflexions du genre : « Je ne peux pas connaître ça, ce n'est pas de chez nous. » Par contre, un Blanc conducteur de tracteur suscite la réflexion suivante : « Il est en promenade. Il est méchant et peut tuer avec l'autorisation du gouvernement s'il trouve quelqu'un sur ses plantations. C'est un polygame puisque ses yeux ont l'air sévère. » Une autre fois une acheteuse chez « Inno » est décrite comme « une femme de couleur ». Des cartes postales gabonaises auraient risqué de limiter les réactions à un provincialisme étroit.

Des dessins pourraient être utilisés pour attirer l'attention sur un point, mais ce serait risquer de limiter la matière. Il faudrait également se méfier des mimiques trop caractérisées dont le sens peut être totalement différent selon les groupes culturels. Deux cartes en couleur n'ont pas attiré de remarques particulières du fait de leur qualité.

Notons que les Gabonais en général et les Fangs en particulier sont de longue date habitués aux photos : beaucoup de cases sont ornées de pages découpées d'hebdomadaires. Mais y-a-t-il encore des peuples pour qui les photos soient incompréhensibles ?

La collection présentée ici se composait donc de 21 planches. Treize montraient divers aspects de la vie économique moderne ou traditionnelle, de la production aux échanges. Huit étaient destinées à susciter des réactions sur des leviers hypothétiques de l'action économique : goût de l'émulation, goût de l'effort, inquiétude et sécurité, nationalisme, sexualité, sens de la famille, désir d'ascension sociale.

Des vingt et une planches montrées aux 52 sujets — soit des 1 092 descriptions recueillies — un certain nombre de thèmes se dégagent. Chacun des enquêtés exprime sa façon de voir personnelle, donnant une interprétation individuelle de thèmes généraux. Nous avons groupé ceux-ci avant de procéder à des analyses de contenu plus précises. Il s'agit, comme on va le voir, de centres d'intérêt pouvant donner naissance à des réflexions et à des idées très diverses. Sous le

thème « Famille » ont été réunies toutes les expressions recueillies sur l'autorité familiale, la hiérarchie, la dépendance et le parasitisme. Il s'agit donc de classifications assez vastes où l'on peut faire entrer les idées les plus contradictoires sur un sujet. Chaque image suggère quelques-uns de ces thèmes, qu'un ou plusieurs des enquêtés exprime à sa façon.

En gros, 183 thèmes au total ont été abordés 2 130 fois et de 2 130 façons plus ou moins différentes.

La richesse suggestive des planches était la première préoccupation. Il était souhaitable que chacune fasse surgir des thèmes nombreux et si possible nouveaux. En fait, les différences sont assez marquées quant au premier critère. Les images les plus productives (pl. 4 et 5) engendrent 59 thèmes, la moins productive 23 (pl. 21). Avant la constitution de la batterie présentée ici, une quinzaine de photos avaient été éliminées parce que peu productives. L'arrivée de thèmes originaux dépend bien entendu de la place adoptée pour chaque image dans l'ensemble. Devant les premières planches les idées affluent, toutes originales, puisque rien encore n'a été dit. Puis le flot ralentit et l'on retrouve des thèmes déjà exprimés, à moins que des photos d'un genre nouveau ne suscitent un nouvel intérêt. Si l'on s'en tient à la nouveauté des thèmes abordés, les extrêmes vont de 27 thèmes (pl. 3) à 3 (pl. 21, 20, 11, 8, 7).

En choisissant les photos il fallait éviter deux écueils : D'une part, des photos composées sur un sujet unique et très clairement exposé n'étaient pas intéressantes ; en effet, le sujet le plus imaginaire n'aurait pas trouvé matière à broderie ou à évasion. Mais, d'un autre côté, des photos floues, au sujet très vague, n'étaient pas souhaitables non plus ; chacun se serait laissé aller à son imagination ; il y aurait eu autant de thèmes que d'enquêtés et aucune comparaison possible. Devant le premier danger on peut se rassurer en notant que chaque image suggère des thèmes classiques, repris par plusieurs témoins, et, en même temps, des thèmes aberrants, introduits par les esprits originaux. Quant au second danger, l'existence d'une interprétation dominante, majoritaire, pour la plupart des photos, permet de ne pas s'inquiéter.

Les préoccupations individuelles trouvent pourtant à s'exprimer, nous l'avons vu plus haut.

II. — Enquête par questionnaire sur la psychologie économique.

Un autre instrument de recherche avait été essayé en même temps : un questionnaire assez complet et par conséquent assez long.

Des enquêteurs avaient mission d'aller le remplir au domicile de sujets choisis d'avance. Il est inutile de revenir ici sur les qualités ou les défauts des enquêteurs africains et sur les avantages ou les inconvénients de leur emploi. Dans un certain nombre de cas d'ailleurs, les questionnaires ont été remplis directement par les interviewés (élèves à l'École d'Administration). Les résultats ne sont pas sensiblement différents.

Les réponses, faites en français ou en fang, étaient notées en français. Contrairement au test par photos où l'image est au centre des préoccupations et où les notes prises entrent à peine dans la perception du sujet, il s'agit ici d'un texte écrit vers lequel chacun est tourné : on lit les questions, on note les réponses, on se réfère constamment au papier. C'est l'atmosphère d'un bureau ou d'une classe qui peut se trouver évoquée par là même.

Les questions étaient rédigées de façon à laisser la plus grande marge possible aux réponses. Les réponses par « oui » ou « non » ne semblent guère payantes en Afrique. Les gens n'aiment pas s'engager aussi nettement. Ils risquent de répondre « oui » ou « non » selon les préférences qu'ils croient deviner chez l'enquêteur. Enfin, dans le cas particulier, il était souhaitable de laisser courir les imaginations, puisqu'il n'était pas évident que le questionnaire couvrait l'ensemble du champ à étudier. Mais en fait, celui qui écrit doit toujours surmonter une certaine paresse et il risque de se satisfaire dès qu'il a répondu même brièvement au questionnaire.

La collectivité étudiée avait été choisie pour pouvoir fournir un échantillon utilisable. Des secteurs géographiques avaient été déterminés, de telle sorte que les quartiers autochtones et les quartiers d'étrangers, les quartiers riches et les quartiers pauvres, les quartiers anciens et les quartiers de nouveaux immigrants étaient représentés. Notre propos actuel n'est pas d'exposer les résultats de l'enquête, mais de comparer, pour une étude de psychologie économique, la méthode du questionnaire et celle du test par images. Qu'il suffise donc de dire que, pour l'étude actuelle, 25 réponses d'élèves de l'École

d'Administration et une soixantaine de réponses de fonctionnaires ont été rassemblées. Il s'agit donc d'une population de niveau culturel et économique assez élevé.

Il ne semble pas y avoir de réticences notables devant l'interrogatoire. Certains proclament même très vivement un mécontentement d'origine politique, sans aucune gêne.

Le but étant d'explorer la psychologie économique, il était nécessaire de lancer des pointes dans toutes les directions. D'où un questionnaire long (90 questions), touffu, et passant parfois du coq à l'âne.

On cherchait à discerner les valeurs les plus importantes, à voir de quoi se nourrissait le prestige d'un homme, à sonder les tensions entre jeunes et vieux, entre individualisme et grégarisme, entre dépendance ou paternalisme et indépendance. L'émulation, le sens de l'effort, le goût de la prévision étaient l'objet de quelques questions.

Toutes ces questions portaient d'hypothèses de psychologie économique. Je pensais que, contrairement à ce qui se passe dans nos sociétés occidentales, l'individu étant médiocrement dégagé de son appartenance familiale, villageoise, etc., ne cherchait pas à marquer son autonomie, était par conséquent peu sensible à la concurrence, acceptait paternalisme et cadeaux. Il me semblait aussi que le poids des traditions était lourd et que la perspective de bouleversements pouvait troubler.

Les questions sont donc orientées et ne laissent pas pleine liberté d'expression au témoin. L'analyse de contenu ne présente pas de difficulté avec un cadre aussi clairement déterminé.

Prenons à titre d'exemple l'attitude à l'égard des vieux telle qu'elle est décrite par les questionnaires. Pour faire le tour du sujet il faut se référer à plusieurs questions. La première permet de constater que jeunes et vieux ne s'entendent pas. Qualités et défauts des deux parties permettent d'essayer de comprendre pourquoi. Les qualités et les défauts qui sont attribués aux vieux sont de même type : ils sont autoritaires et passéistes. On leur reproche d'être « sorciers », mais on les loue de savoir « défendre le village contre la sorcellerie ». On leur reproche d'être autoritaires, mais on estime précieux leurs conseils et leurs ordres. Les défauts attribués aux jeunes complètent cette impression : ils sont orgueilleux ou dédaignent les vieux, ils sont « désobéissants » ou « ambitieux ». Leurs qualités reprennent ces motifs,

en indiquant ce qu'ils devraient être vis-à-vis des vieux : « obéissants et respectueux ». Cet équilibre entre qualités et défauts montre combien la situation des vieillards est ambiguë. A la fois vénérés et détestés, craints, obéis et méprisés. Les conseils des parents les plus proches (père, mère, oncle) ne sont pas écoutés avec dévotion. Et pourtant le père joue dans les consciences un rôle extraordinaire : il est « l'homme le plus important connu dans l'entourage ». Les parents et les aînés sont les personnages les plus respectés, avant les autorités politiques, professionnelles ou religieuses. Les chefs de village, les vieux, puis les chefs de famille sont considérés comme les leaders de leur collectivité. Les vieux sont pourtant présentés comme hostiles à la modernisation. Les hommes du passé sont réputés plus intelligents que les contemporains.

Et cependant les uns comme les autres sont unanimes pour prôner le respect des vieillards et la plupart estime qu'il faut suivre les coutumes anciennes.

Pourquoi ces flottements ? On peut penser que certaines questions mal formulées faussent les réponses : lorsque l'on demande les qualités et les défauts, le témoin se croit obligé de trouver des qualités même si à première vue il ne voyait que des défauts. Le fait même de poser une question contraint à sortir une réponse claire alors qu'il n'y avait qu'impression vague. Enfin, perdu dans une multitude de petites questions, le sujet ne donne que des réponses fragmentaires, sans prendre véritablement une position qui lui permettrait de faire la synthèse des divers sentiments qu'il éprouve.

III. — Comparaison des méthodes.

Bien que les dépouillements soient loin d'être terminés, il faut comparer les deux méthodes.

Il est inutile d'insister sur l'agrément des images en face de l'aridité d'un formulaire à remplir. Le public y est très sensible. Au cours des enquêtes il y a toujours un mouvement de curiosité lorsque l'on présente les photos alors que le questionnaire n'est pas aussi bien reçu.

La liberté d'expression dont jouit l'enquêté est plus importante. Les questions posées précisent et limitent la pensée, tandis que, devant l'image, le sujet réagit à son gré, choisissant son propos, disposant ses arguments pour ou contre, enchaînant sur d'autres sujets. Le choix des

images influe, certes, sur les réflexions qui sont fournies. Mais, on l'a vu, des interprétations fort diverses peuvent être adoptées.

Le questionnaire doit éviter certains sujets tabous. Poser une question sur le régime politique mettrait en éveil les auditeurs et peut-être les pouvoirs publics. De toute façon l'enquêté se croirait obligé de composer un personnage, servile ou bravache, suivant son tempérament. Au contraire, nous l'avons vu, plusieurs planches du test engendrent des réflexions politiques (fig. 19) : « Ce sont des policiers. Ils font partie de la voie gouvernementale. Le bras levé doit signifier soit pour demander la guerre ou la révolte. Le chef... autorise ou supprime cette révolte... Des gens qui font partie de la voie gouvernementale sont mieux considérés : ce qu'ils demandent à leur président doit être fait. Tandis que les opposés sont les plus souffrants. Ils sont maintenus gardés par les surveillants de la paix... Ces prisonniers vont se suicider quand ils voient que leurs souffrances sont formidables. D'autres sortent après un long séjour ; une fois après la sortie ils se corrigent et se retournent vers leur chef. » Et un autre : « On dirait la prison... une prisonnière ne peut être si bien habillée... Elle attend une personne qui n'arrive pas... Elle peut participer à une action à caractère nuisible et ensemble avec des camarades. Mais elle entend qu'une de ses compagnes est soit arrêtée... elle peut être inquiète que celle-ci la dénonce... » Une autre planche représentant un Européen inquiet est interprétée en ces termes : « Je ne suis pas content de cette image parce que je vois un Blanc... cherchant à faire des troubles dans son pays. » A propos d'un bureau : « Plus tard ceux qui sont âgés et moins instruits, malgré leur brillante politique, ne seront plus placés au haut des plus classés. »

Il est bien difficile de poser ou de faire poser par des agents africains des questions sur les relations entre Blancs et Noirs. Le test en a suscité d'intéressantes. Certaines, à propos de la planche 10, ont de quoi satisfaire le paternaliste le plus attardé : « J'aimerais travailler avec ce Blanc. Il peut montrer tout dans son métier... S'il était mon père... », et un autre : « Ce Blanc est peut-être accueillant, vu son sourire qui me plaît de plus en plus... Si par hasard sa compagnie aurait résidé dans le Gabon, je deviendrais tout de suite son ouvrier. Mais... s'il paie mal, c'est un cas exceptionnel... » « Cet homme est très vieux, il doit avoir 60 ans et plus. Il nous montre l'exemple qu'un homme doit vieillir dans son travail. Là il sera un

vieillard riche et élégant. C'est un ouvrier de bois et s'il était jeune on devrait l'appeler ici au Gabon. C'est là le domaine du bois. Si on verrait sa maison aujourd'hui, on la trouvera en bois et bien travaillée et elle serait la plus meublée de la ville... Il doit avoir aussi des ouvriers à enseigner qui deviendront comme lui dans l'avenir ». D'autres révèlent une concurrence économique entre Blancs et Noirs : « Pour ce Blanc, pas de retour en France. Il a honte de regagner sa famille, il n'a rien pour aller montrer. Il gagne plus que moi parce qu'il est Blanc. Il n'a pas de femme, il ne se peine donc pas pour une situation. » D'autres enfin soulignent l'individualisme des Blancs par opposition au sens communautaire des Noirs, qui est présenté comme voisin du parasitisme : « Le père n'est jamais sans quelque chose qui donne l'argent. Chez les Noirs, le père abandonne tous ses travaux et ne regarde que ses enfants. » « Chez nous les vieux attendent seulement fils et beaux-fils. » « Chez les Noirs c'est son fils qui l'habille. Les Blancs cherchent toujours à travailler où ils gagnent. Sa maison est à côté au lieu de rester dans celle de son fils. »

La planche 8 a suscité des remarques plus amères fondées sur l'aspect économique des choses : « (Nos ancêtres) travaillaient durement avec leurs mains et ils étaient assez riches. Travaillons comme nos grands-parents, ne nous laissons pas entraîner par les Blancs qui nous ont fait voir le travail de la machine. Cherchons à faire avec nos mains pour que le pays s'avance. Nous ne devons pas laisser travailler ceux qui possèdent des machines car ils ne vont pas nous donner une partie de leur richesse ». « Les Blancs étaient prévoyants de fabriquer des gros camions. Ils savaient bien que le bois servira plus tard, mais pour le transport il faut des grosses machines très fortes. Cette richesse est pour nous, mais comme nous ne savons rien, les Blancs viennent nous l'arracher. Et puis les routes sur lesquelles passent ces camions doivent être dures... Avant l'arrivée des Blancs, si nos grand-parents savaient que le bois est important, nous aurions des châteaux maintenant et je crois que les Blancs viendront certainement travailler avec nous. » Ou encore : « Si je me nomme propriétaire de l'usine photographiée, je ne travaillerai plus avec les Blancs qui se moquent de nous. J'en embaucherai quelques-uns en leur montrant à mon tour que je suis le patron. »

Des comparaisons désabusées entre le respect de la justice chez les Blancs et les passe-droits chez les Noirs naissent de la planche 17 :

« Si tu as une belle-sœur qu'on connaît beaucoup, tu es le premier à être soigné, ou bien si tu as l'habitude de boire avec eux. Chez les Blancs on ne complique pas le malade. » « Un malade européen, ses frères le soignent rapidement. Un malade africain, son frère arrive, il est là en train de chômer (ne rien faire). Son frère en service le voit, on ne dirait pas, il passe, il fait mille tours pour que son frère l'envie en faisant les épaules carrées. »

Les sujets tabous, on le voit, sont fort gaillardement abordés à travers les commentaires de photos : politique intérieure et racisme, sujets sur lesquels on pourrait s'attendre à des réticences, apparaissent parmi les thèmes traités et sans que le témoin se croie obligé de prendre le ton bénisseur d'un commentaire officieux.

Il y a probablement une libération de l'inconscient. Le questionnaire, par sa notation hachée, qui fait revenir sans cesse à la surface le contrôle rationnel, ne se prête pas à cette explosion. L'image au contraire suscite des émotions très diverses. En essayant d'en rendre compte de façon synthétique, maître de son temps et de ses expressions, le témoin se laisse emporter par son éloquence. C'est ainsi qu'il peut se projeter dans les situations qu'il décrit. Aussi le test a-t-il le mérite de permettre une expression de l'homme dans sa totalité. Ses traits individuels apparaissent en lumière.

Nous avons comparé les deux méthodes de l'extérieur. Voyons maintenant, malgré l'insuffisance des documents, les résultats qu'elles nous apportent.

Si le questionnaire ne répond qu'aux hypothèses sur lesquelles il est construit, le test permet de voir l'importance des questions économiques dans la mentalité des enquêtés. Bien que les treize premières images aient été choisies parce qu'elles illustraient des faits économiques, elles évoquent bien d'autres choses pour ceux qui les ont décrites. On peut compter 44 thèmes économiques en face de 20 relatifs aux relations sociales, de 22 liés à l'affectivité. Il est donc à peu près certain que l'économie n'a pas dans la pensée des Gabonais la place essentielle qu'elle occupe dans la nôtre.

L'absence de séparation entre l'économie, les relations sociales et les sentiments est-elle caractéristique d'une façon de penser particulière à notre population ?

Il est certain en tout cas que l'insertion dans l'économie de marché n'est pas parfaite. A travers beaucoup de dossiers on voit se dessiner

une nostalgie de l'économie d'autoconsommation. D'abord une réaction bucolique devant le calme de la vie rurale : « La vie du village le soir c'est très bon. » D'autres évoquent l'abondance alimentaire qui règne au foyer des paysans, le village où l'on mange tous les jours sans avoir besoin d'argent.

L'achat quotidien de vivres par les citadins apparaît comme une sorte de scandale. Devant une photo de marché un manœuvre dit : « Voilà ici la place qui nous enlève tous les jours de l'argent. Nous n'avons rien à économiser ; seulement la nourriture qui nous finit l'argent... on doit faire le marché uniquement (pour les riches), quant à nous nous devons recevoir la nourriture gratuitement et économiser le peu d'argent qu'on nous donne. » Et un vendeur : « La vie des villes est mauvaise. On ne peut rien manger sans dépenser. Cela me prouve que l'argent est beaucoup dans les mains des hommes puisque l'homme mange tous les jours. »

Allant plus loin, certains jettent une espèce d'anathème sur cet argent « inventé pour nous tuer ». L'idée d'échanges internationaux où chacun trouve profit est plusieurs fois évoquée, mais elle l'est dans le contexte d'une solidarité humaine plutôt que dans celui d'échanges économiques. Face à cette méfiance de l'argent, il faut bien souligner le rôle qu'il paraît jouer dans les esprits : on ne parle que de cela. Un personnage est riche : « Si on le trouve saoul, on trouvera beaucoup d'argent dans sa poche. » Pour séduire une jolie vendeuse « l'acheteur sort ses gros billets ». La famille d'un jardinier entreprenant va être « heureuse de respirer dans les billets ». Déconcertante avidité. L'argent n'est-il pas maudit parce que instrument de démesure qui permet d'imaginer des besoins infinis que l'on ne sait ni ne veut restreindre ?

Le test par images permet de juger le questionnaire. Beaucoup de questions posées se révèlent peu importantes, puisque le public ne les évoque pas de lui-même. Bien sûr, la population enquêtée n'est pas la même, puisque la partie dépouillée du questionnaire ne concerne que des fonctionnaires et des élèves de l'École d'Administration, tandis que les images ont été montrées à des gens de toutes conditions. Il y a là pourtant une indication.

Les cadeaux sont évoqués à diverses reprises, ainsi que la mendicité ou les emprunts. Tout cela ne semble pas avoir cependant l'importance essentielle que j'avais imaginée. A travers les questionnaires,

au contraire, on pouvait croire que notre public avait réfléchi sur ce point et n'acceptait de cadeaux qu'à bon escient...

Le parasitisme familial est cité à diverses reprises. On se borne à le constater sans le critiquer véhémentement sauf celui qui déclare : « Auprès des parents rien ne peut aller. »

L'attitude envers la gérontocratie est également très différente. Les réponses au questionnaire mentionnent une tension constante alors que le test laisse supposer une acceptation ou une coopération.

Je pensais enfin que le ridicule ou la peur du « qu'en dira-t-on » pouvaient être déterminants. A première vue le test ne confirme guère cette impression, à moins qu'il ne faille tirer en ce sens les réponses où l'on fait allusion au public, à ceux qui regardent...

Le souci d'individualisme est très net à travers les réponses aux questions. Beaucoup, par exemple, préfèrent des professions indépendantes ; dans le test, au contraire, le salariat est plus souvent cité.

Enfin, des préoccupations importantes ont été négligées par les questions posées : nourriture, sens de la solidarité humaine, santé, civisme, recherche de la sécurité, ambition et ses satisfactions.

* * *

Ainsi, les deux méthodes pourraient se compléter et, après étude d'une masse suffisante de tests, un questionnaire pertinent pourrait être rédigé. Chaque instrument d'investigation pourrait jouer son rôle avec le maximum d'efficacité. Le test permettrait une exploration sans limites bien définies ou une analyse suffisamment fine de cas individuels. Le questionnaire pourrait servir pour des études statistiques avec examen de corrélations.

Peut-être alors serait-il permis d'avoir sur les attitudes des hommes vis-à-vis des choses économiques une vision un peu moins sommaire que le perpétuel : « ils sont paresseux » ou « ils sont incapables de prévoyance ». Peut-être même, connaissant les points sur lesquels des résistances se font sentir, serait-il possible d'aménager les plans de développement, de diffusion, l'information et la propagande. Le progrès économique ne serait plus une affaire extérieure, mais une

entreprise délibérément pesée et voulue par les citoyens. Il ne serait plus un élément étranger, mal accepté dans la civilisation locale et dont le succès risque de ronger par l'intérieur la société et ses croyances.

L'homme pourrait accéder à la vie moderne sans avoir à perdre son âme.